

FEUILLETON

FAUTE ET CRIME

TROISIÈME PARTIE

(Suite)

— Elle a commis il y a environ vingt mois, le crime d'empoisonnement.

Oh ! fit la marquise en souriant.

— Ce n'est pas tout ; cette misérable fille vous trahissait, elle est entrée à votre service par ordre de M. de Perny dont elle était l'espionne.

— Est-ce possible, monsieur Morlot ? Est-ce possible ?

— Dans un instant, vous en seriez convaincue. Vous êtes étonnée d'avoir fait un long sommeil de douze heures, eh bien, madame la marquise, hier soir, Juliette vous a fait boire un narcotic.

— Dans une tasse de lait ! Je me souviens... Mais pourquoi pourquo ?

— Pour un homme qui est entré dans votre chambre pour vous voler.

— Au bout d'un instant, Morlot se leva.

— Madame la marquise, dit-il, j'attends que vous me disiez ce que je dois faire.

Elle redressa la tête et le regarda fixement. Il vit qu'elle n'avait pas compris ses paroles et répéta sa phrase.

— Ce que vous m'avez promis répondit-elle d'une voix vibrante.

— Pourtant, madame la marquise...

— La situation est la même, l'interrompit-elle vivement ; il n'y a qu'un vol de plus, et j'en remercie le ciel, c'est moi qui en suis victime !

Elle se leva et se dirigeant vers la porte :

— Venez, monsieur Morlot, dit-elle, venez, vous allez me conduire devant votre prisonnier.

Ils sortirent de la chambre. Dans l'antichambre, la marquise vit Juliette gardée à que par François.

L'espionne tendit vers elle ses mains supplices.

— Malheureuse, malheureuse ! dit tristement madame de Coulange.

— Oui, répondit Morlot.

Elle s'affaissa sur le canapé.

— Oh ! l'infâme ! murmura la jeune femme d'une voix étranglée.

Morlot devina les horribles pensées qui la torturaient, il reprit vivement :

— Deux de vos serviteurs seulement l'ont vu et savent à peu près ce qui s'est passé ; c'est François qui nous a ouvert une porte du château, et la gouvernante de votre petite fille qui s'est réveillée et a été attirée par le bruit. Or, ni la gouvernante, ni François ne connaissent M. de Perny. Il n'y a donc au château que vous, sa complice et moi qui connaissons le voleur. Vos autres domestiques ne savent rien et ne sauront rien, car, en votre nom, j'ai menacé la gouvernante et François d'un renvoi immédiat, s'ils commettaient une indiscretion. Quant à Juliette, elle se gardera bien de parler.

La marquise saisit les mains de Morlot et les serra fiévreusement dans les siennes.

— Oh merci ! merci, dit-elle vivement émue ; que de preuves de votre amitié et de votre dévouement vous me donnez !

— J'ai compris que vous deviez seule, décider du sort de votre frère.

Il s'approcha de Sosthène et, aussitôt, poussa un cri de joie.

— Le coffret d'or, madame la marquise, dit-il, voilà le coffret d'or !

Il le prit, s'empressa de l'ouvrir et le tendit à la marquise en ajoutant :

— Et voilà vos diamants !

La marquise referma le coffret, sans songer à faire l'inventaire de ses bijoux, et le posa sur la commode.

— Vos diamants ! exclama Morlot.

Qui étaient dans un petit coffret d'or, à côté de l'autre coffret. Mais, croyez-le, mon ami, je suis peu sensible à la perte des diamants, ce sont les autres objets que je regrette. Je me sens frissonner de terreur en pensant à l'usage qu'on peut en faire.

— Rassurez-vous, madame la marquise, dit Morlot, dont les yeux avaient le luisant d'une lame d'acier ; j'espère être assez heureux pour pouvoir retrouver le tout.

Les lèvres de la jeune femme se plissèrent amèrement.

— Monsieur Morlot, dit-elle, voulez-vous m'apprendre comment vous êtes trouvé au moment du vol.

— Volontiers, madame la marquise.

— Aussi bientôt que possible il raconta tout ce qui s'était passé, en commençant par sa rencontre avec Jardel à Nogent-l'Artaud et en finissant par sa conversation avec Juliette. Seulement, pour ne point porter à la jeune femme un coup trop cruel, il lui cacha que son frère avait eu la pensée de l'assassin.

Après l'avoir écouté sans l'interrompre et avec le plus grand calme, madame de Coulange resta plongée dans une rêverie profonde.

— Au bout d'un instant, Morlot se leva.

— Madame la marquise, dit-il, j'attends que vous me disiez ce que je dois faire.

Elle redressa la tête et le regarda fixement. Il vit qu'elle n'avait pas compris ses paroles et répéta sa phrase.

— Ce que vous m'avez promis répondit-elle d'une voix vibrante.

— Pourtant, madame la marquise...

— La situation est la même, l'interrompit-elle vivement ; il n'y a qu'un vol de plus, et j'en remercie le ciel, c'est moi qui en suis victime !

Elle se leva et se dirigeant vers la porte :

— Venez, monsieur Morlot, dit-elle, venez, vous allez me conduire devant votre prisonnier.

Explorations et arpentes faites à la demande des propriétaires de limites, de fermes et de terrains miniers, ainsi qu'à plans et journal d'arpenteage (Field Books). Bureau : 23 rue de l'Eglise, Ottawa.

Suite les cours du district d'Ottawa. Bureau : Ottawa, 115 rue Nicholas. Hull, 52 rue Albert. 10 mars 3 m.

A. X. Talbot, AVOCAT.

Le plus ancien magasin de ce genre à Ottawa, établi en 1850, à l'enseigne de la GROSSE TARIERRE, Rue Sussex, et coin de la rue Duke, CHAUDIÈRES, OTTAWA.

Et à MATTAWA, P.Q. McDougall & Cuzner

31 octobre 1883. 1a

J. B. ARIAL,

PEINTRE, DÉCORATEUR,

TAPISSIER ET VITRIER

MARCHAND DE PEINTURE

ET DE VITRES, 526 RUE SUSSEX OTTAWA

M. ARIAL se charge de toute commande dans sa ligne d'affaires ; il surveille lui-même toutes les opérations de sa boutique, et ses prix sont raisonnables.

Les propriétaires trouveront un grand avantage en le favorisant de leurs commandes

17 mars 1883. 1a

Aux Inventeurs

J. COURSOLLE & Cie.,

Solliciteurs de Brevets d'Invention

Dessins de Fabrique, Marques

de Commerce et de Bois

Agences et Correspondants aux Etats-Unis, en Angleterre et en France.

B. P. — Boîte 68. 24 Fév 1883.

(A suivre.)

Perte et Gain

CHAPITRE I.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.

Il y a un an, on offrait d'une

bonne bourse.

Mon médecin déclara que j'étais gué

ris de mes malades.